Document généré le 25 avr. 2024 13:27

Jeu
Revue de théâtre

« Le baiser de la femme araignée »

Diane Pavlovic

Numéro 51, 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/26669ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Pavlovic, D. (1989). Compte rendu de [« Le baiser de la femme araignée »]. *Jeu*, (51), 191–191.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pierre Curzi (Molina) et Alain Zouvi (Valentin) dans *le Baiser de la femme araignée* mis en scène par Alexandre Hausvater. Photo : Mirko Buzolitch.

«le baiser de la femme araignée»

Texte de Manuel Puig; traduction : René Dionne. Mise en scène : Alexandre Hausvater; assistance à la mise en scène et régie : Francine Émond; décor et éclairages : Jean-Charles Martel; costumes : Paule-Josée Meunier; musique : Janitors Animated (Yves Chamberland, Pierre Brousseau); coiffure : Claude Mailloux. Avec Pierre Curzi (Molina) et Alain Zouvi (Valentin), ainsi que les voix de Michel Dumont (directeur) et Yves Chamberland (gardien); chanson interprétée par Louise Cuerrier. Production du Théâtre de la Manufacture, présentée au restaurant-théâtre la Licorne du 10 novembre au 23 décembre 1989.

On connaît l'histoire, largement popularisée par le film de Babenco, de ce couple étrange formé par un homosexuel mythomane — qui aime les films de propagande nazie à cause de leurs beaux numéros de danse — et un prisonnier politique tranchant. Rassemblés dans une cellule austère, quelque part en Amérique du Sud, ils apprendront à se connaître et à se rapprocher. Alexandre Hausvater a su rendre théâtrale cette rencontre peuplée de récits et de références à la vie extérieure; aidé d'une scénographie adaptée à l'exiguïté même de la Licorne, d'une lumière métallique et de bons interprètes, il en a donné une version assez convaincante[1]. Dans un coin de la salle, un plancher minuscule, figurant les dimensions réelles de la cellule, s'ouvre vers l'infini du rêve grâce à des grillages allant s'évasant vers le plafond : idéal de liberté paradoxal évoquant de façon très ostensible la toile d'araignée au milieu de laquelle s'agitent les deux protagonistes. Un Curzi étonnant dans un emploi qui ne lui est pas habituel, tout en circonvolutions, souvent touchant, un Zouvi fermé, raidi, qui s'ouvrira peu à peu à la tendresse de son vis-à-vis, sauront pour leur part installer un climat adéquat. La traduction efficace, en québécois, une musique lancinante, la voix coupante des haut-parleurs et le bruit constant des grilles que secouent les prisonniers grimpant vers le dehors et la liberté procurent un fond sonore qui vogue entre l'oppression et l'effusion lyrique, servant l'atmosphère générale de la production.

diane pavlovic

1. Il avait déjà mis en scène la version anglaise de ce texte, au Théâtre Élysée, dans la même scénographie. Voir l'article de Michel Vaïs paru dans *Jeu* 47, 1988.2, p. 200-203.